

PA

17.676

BIBLIOTHEQUE POPULAIRE

DE LA

SUISSE ROMANDE

Paraissant à la fin de chaque mois et publiée sous la direction de

A. CLÉMENT-ROCHAT

Quatrième année.

Août 1883.



LAUSANNE

IMPRIMERIE JAUNIN FRÈRES

21, Rue du Pont, 21

—
1005

TOUS **Médiathèque VS Mediathek**



1010799438

PA 17676

Quelques mots sur la Littérature en Valais.

I

Il n'est peut-être pas un canton contre lequel il existe autant de préjugés que le Valais. Le bon genre exige qu'on le méprise, et on le regarde de loin et de haut. Sans examen, sans ambages, sans appel, sans tenir aucun compte des difficultés matérielles que lui crée sa configuration topographique, l'opinion publique l'a relégué à l'arrière-plan ; — jugement sévère qu'à distance chacun répète avec la même légèreté et le même dédain, parce que nul n'y regarde de près, et ne se doute de l'intérêt réel que, par le fait même de son isolement et de son caractère franchement local, ce canton peut offrir à l'œil d'un observateur attentif :

Tout d'abord, un premier grief ? — Il ne fait jamais parler de lui, dites-vous ? Avez-vous donc oublié que les peuples les plus heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire, et que le secret pour vivre heureux, c'est de vivre ignoré ?

Il est pauvre, ajoutez-vous ensuite avec la même expression de pitié ? D'accord, mais



73/2610

comme toutes les harangues des partisans du nivellement universel n'arriveront jamais à combler nos vallées ou à aplanir nos montagnes, tant que le monde sera monde, le Valais restera ce qu'il est, un pays escarpé, où l'homme bataillera d'un bout de l'année à l'autre, pour disputer aux rochers ainsi qu'aux débordements du fleuve, son pain quotidien et la subsistance de ses bestiaux.

Vous haussez les épaules ; — et je vous entends murmurer : Pays de marmottes, d'ignorants, d'arriérés ! — Ah ! mais de grâce ; — si ce pays que vous maltraitez si fort a dormi jusqu'à présent, laissez-lui au moins le temps de s'éveiller, et de se mettre sur son séant. Bien que lents et mesurés, ses premiers pas dans la voie des améliorations n'en seront que plus sûrs. Le siècle est au progrès, nous le savons. Et même parmi nos voisins, il en est quelques-uns qui, en prenant leur élan pour y arriver avant nous, ont dépassé le but, tant et si bien qu'ils courent encore, tout en s'égosillant à crier haro sur les traînards.

Tranchons la question. Est-il juste, est-il raisonnable, de demander à une population essentiellement agricole, placée dans des conditions exceptionnelles, disséminée ça et là sur un sol tourmenté, en d'âpres solitudes ; à une population, dis-je, que divisent deux idiomes, deux nationalités différentes, au Valais enfin, le dernier refuge en Suisse des légendes et des revenants, le développement intellectuel et les connaissances scientifiques

et littéraires qu'on est en droit d'exiger des habitants de Genève, de Lausanne, ou de telle autre ville qu'il vous plaira de me nommer?

Ceci étant posé, et les limites de cet article ne nous permettant pas d'entrer dans une dissertation sur l'état moral et politique du pays, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur sa littérature nationale, littérature née d'hier, et encore tout imprégnée des senteurs du terroir, comme ces fleurs tardives qu'en un beau jour d'automne, on voit quelquefois éclore au pied des glaciers. Austère et agreste comme son cadre, elle ne dépasse guère les étroites limites de son berceau. C'est la voix humaine encore un peu rude qui s'engage à mêler ses accents à ceux de la nature. C'est le chant du montagnard qui lance dans l'espace de simples couplets. C'est franc et allègre comme les refrains d'un chasseur de chamois. L'homme chante pour son coin de terre, comme l'oiseau pour son nid.

A proprement parler, ce n'est que depuis la seule moitié de ce siècle que nous voyons la culture des lettres s'acclimater en Valais, surtout en ce qui concerne la partie occidentale du canton; jusqu'alors le français, écrasé d'une part par le latin, la langue des juristes et des savants, de l'autre par l'allemand, son confrère et son rival, et traité par celui-ci en inférieur comme l'élément national qu'il représentait, était demeuré à l'état de langue morte, ou à peu près. Il n'avait pas encore conquis ses titres de noblesse. Si d'un côté,

l'étude des langues anciennes absorbait les loisirs des gens d'église, de l'autre la carrière militaire et le service étranger, en éloignant du pays les fils de famille, détournait les jeunes gens de toute vocation littéraire. Et si l'on ajoute à cela une certaine indolence naturelle, et la défiance de soi-même propre au caractère valaisan, il n'y a pas lieu de s'étonner que pendant les siècles précédents, le canton n'ait, à l'exception de Thomas Platter, produit aucun homme qui se soit acquis une renommée durable dans la science ou dans les lettres. Ni poète, ni troubadour, ne viennent égayer les veillées des belles châtelaines. Les mœurs étaient rudes, le goût peu délicat, et la vie intellectuelle était inconnue. Les temps d'ailleurs n'étaient pas favorables au développement de l'esprit. Terribles temps que ceux-là, — temps désastreux, où trop de pages sanglantes assombrissent l'histoire. La guerre civile et les rivalités de parti promenaient leurs fureurs sur le pays. Nul ne cultivait la poésie; — on n'aurait su qu'en faire. L'imagination, autant que le bras, guerroyait.

Tout contribua donc à faire du Valais un pays à part, et à donner à ses mœurs comme à ses institutions le cachet antique qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours. Séparé des autres cantons par ses barrières naturelles, sans relations suivies avec le dehors dans un temps où les communications étaient lentes et difficiles; — lui-même, gardien jaloux de ses traditions locales, il resta stationnaire et étranger au courant rénovateur qui, dans les pays d'alen-

tour, précéda et amena la réforme. Lorsque celle-ci éclata, promptement étouffée en Valais, elle n'y engendra pas, comme dans les autres cantons voisins, ces longues et retentissantes disputes théologiques qui fournirent matière à tant d'in-folios. Le pays tout entier demeura fidèle à la religion des ancêtres. Il avait le culte des souvenirs.

Le XVIII^{me} siècle, son scepticisme et toute sa philosophie, n'exercèrent non plus aucune influence sur une contrée qu'une foi antique, peu éclairée, il est vrai, mais robuste, tout d'une pièce, et fondée sur le roc, défendait mieux encore que ses montagnes contre les envahissements du dehors. Le souffle de l'esprit nouveau ne fit que l'effleurer, il n'y pénétra point. Que pouvaient les doctrines encyclopédistes sur un peuple dont les croyances religieuses étaient aussi fortement ancrées ?

Avec le XIX^{me} siècle, une ère nouvelle commença pour le pays. Quand, par la force des événements, il eut secoué la poussière du régime quasi féodal sous lequel il avait traversé les âges et que le Bas-Valais put enfin relever la tête, un réveil, — non une transformation, s'opéra. Il y eut des changements, — de surface. Le vieil esprit patriotique et religieux demeura le même. Les mœurs, us et coutumes du temps jadis, qui par le fait même de leur caractère patriarcal, se trouvaient en quelque sorte liées aux pratiques de la religion, subsistèrent dans leur simplicité primitive ; et dans ses croyances, comme

dans ses institutions et ses usages, le pays conserva la personnalité qui lui était particulière, la physionomie distincte et bien à soi, cet aspect d'immutabilité en un mot, qui semble s'identifier à la configuration de son sol, à la sévérité de son cadre.

J'ajouterai en passant, que dans les chalets, encore *au jour d'aujourd'hui*, comme on dit ici, les légendes, cette gracieuse poésie des montagnards, ont toujours leur place au foyer ; que les fées et les dragons habitent encore dans les cavernes et sur les rives des lacs alpestres ; que dans les lieux écartés, il y a toujours des esprits malfaisants préposés à la garde des trésors que recèlent les ruines ; — et qu'enfin, si vous portez vos pas loin des passages fréquentés, sur ces *alpes*, où pendant l'été les gens de la plaine envoient leurs troupeaux, vous y rencontrerez des bergers, — non point façonnés aux belles manières, mais de robustes fils des montagnes, qui la journée achevée, charment leurs loisirs, artistes ignorés, en faisant retentir les échos des sons de la cornemuse, le vieil instrument traditionnel, relégué lui aussi dans les plus reculés de ces hauts pâturages.

Parmi tant de caractères individuels et nationaux qui vont se perdant, et dont bientôt il ne restera plus trace, on est frappé du contraste que présente ce peuple pastoral aux libres allures, toujours soucieux de concilier les exigences du progrès avec le respect dû à la religion, et les ressources du pays ; et il n'est pas moins intéressant de le suivre dans

sa marche ascendante vers un développement social et intellectuel, que de l'étudier dans son langage imagé et poétique, et dans les traits principaux de sa vie intime.

II

Arrêtons-nous maintenant sur le réveil littéraire qui s'est produit en Valais depuis le commencement de ce siècle, ainsi que sur ceux qui en furent les initiateurs et les chefs de file, et accordons quelques lignes à la mémoire de ces hommes distingués dont la modestie seule égala le mérite. En donnant l'impulsion à la culture des lettres comme à l'étude de l'histoire nationale, ils ont bien mérité de la patrie ; en descendant les premiers dans l'arène, ils y ont apporté l'amour du pays et la fraîcheur de leurs sentiments. A leur appel, les Muses trop longtemps exclues du territoire valaisan, timides d'abord, et comme dépay-sées sur ce sol inculte, se sont peu à peu en-hardies à y poser le pied. Grâce à eux, aujourd'hui elles y ont pris droit de séjour.

Dans le genre historique, il convient en premier lieu de mentionner le Père Furrer, capucin, né à Unterbaech, district de Rarogne, en 1788. Dès son enfance, il montra de si heureuses dispositions pour l'étude, que sur les instances d'un prêtre qui avait été frappé de son intelligence, ses parents se décidèrent à l'envoyer au collège de Sion. Ses études achevées, il n'eut pas d'hésitation sur le choix

d'une vocation. Un penchant instinctif l'entraînait vers le sacerdoce, et à l'âge de vingt-et-un ans, il entra dans l'ordre des capucins. Il fit sa profession religieuse à Fribourg en 1811, et prit pour nom de religion celui de Sigismond, le roi pénitent que l'Eglise a placé au nombre des saints, et dont le nom est resté populaire en Valais.

Après avoir professé successivement dans le couvent de Lucerne et dans celui de Fribourg, il fut appelé à Soleure, et de là à Sion. Ce fut dans cette dernière ville et à son école que se forma un novice qui, sous la robe de bure des fils de St-François d'Assise, devait plus tard étonner les hommes par la puissance de son génie et les ressources de son inépuisable charité, le célèbre Père Théodose, si vénéré dans la Suisse orientale.

Homme de science et de foi, le Père Furrer donnait une grande importance à la prédication, et il a exposé ses idées sur cette matière dans une brochure intitulée : *L'art de la prédication, ou lettre de St-François de Sales à l'archevêque de Bourges, sur la manière de prêcher*. En 1835, on l'appela au gardianat de Soleure, et l'année suivante il revêtait la plus haute dignité de l'ordre, celle de provincial. Une vaste sphère d'activité, en rapport avec les besoins de son esprit, s'ouvrait ainsi devant lui. Il en profita pour introduire dans l'ordre, comme dans le domaine de l'instruction publique, de judicieuses réformes dont l'expérience a prouvé l'opportunité.

De 1848 à 1850, il occupa la chaire de philosophie au Lycée cantonal de Sion.

Comme on le voit, sa vie n'offre rien de particulièrement remarquable. Modestement abritée par les murs d'un cloître, elle s'écoule presque tout entière partagée entre le travail, la pratique de l'enseignement et les devoirs de son ministère sacerdotal. Parvenu à l'âge de soixante et dix-sept ans, il mourut à Sion le 1^{er} juin 1865. Sa mémoire est restée en vénération, et la postérité lui devra un tribut de reconnaissance.

Avant lui, le Valais ne possédait point d'histoire du canton proprement dite. Tandis que documents et parchemins reposaient oubliés sous une poussière séculaire dans les archives et les bibliothèques, l'histoire ne se transmettait d'une génération à l'autre que par des traditions locales et des fragments incomplets. Grave lacune, préjudiciable à l'enseignement public. Elle condamnait la jeunesse à rester ignorante des annales de son pays, ou à n'en avoir qu'une idée imparfaite. Furrer conçut la pensée de la combler en écrivant une *Histoire du Valais*, et, consacrant à cette entreprise les dernières années de sa vie, il y apporta l'élan d'un cœur toujours jeune, en même temps que la patiente énergie de l'éru-
dit et du savant.

Fruit d'un labour assidu et de longues et consciencieuses recherches historiques, ce travail est l'œuvre capitale de l'infatigable vieillard. C'est le monument qu'il érigea à son pays, le legs d'un patriote aux montagnes qui l'ont vu naître.

Un ouvrage aussi important, et dont l'uti-

lité était généralement connue, ne pouvait passer inaperçu. On applaudit à son apparition comme aux sentiments patriotiques qui l'avaient inspiré. Mais le Père Furrer l'avait écrit en allemand, sa langue maternelle ; et pour qu'il répondit entièrement au but qu'il s'était proposé, ainsi qu'aux besoins du canton, il demandait encore à être traduit en français. L'attente ne fut pas longue. Bientôt après M. Roger de Bons entreprit cette tâche et rendit un service notable à ses concitoyens en se faisant ainsi le continuateur de l'œuvre du Père Furrer. La première édition française de l'Histoire du Valais, parut à Sion vers la fin de 1873.

L'ouvrage se compose de trois parties : la première est un résumé succinct des principaux événements du pays depuis le moment où, à travers la nuit des âges, nous voyons la vallée du Rhône déjà occupée par diverses tribus celtiques, les *Vibériens*, les *Sédunois*, *Véragriens*, *Nantuates*, et autres. La seconde nous donne une topographie complète du Valais ; la troisième, les chartes les plus importantes relatives à l'histoire du canton.

Sans aucune prétention littéraire, sobre de style et de commentaires, et plutôt chroniqueur qu'historien, le Père Furrer expose les faits avec une brève simplicité, sans s'arrêter à des réflexions critiques ou des considérations générales sur la marche des événements qu'il fait défiler devant les yeux du lecteur. Ni enchaînement entr'eux, ni aucun de ces brillants accessoires qui mettent en évidence

la personnalité de l'écrivain. Les principaux événements y sont noyés dans une abondance de détails qui en fait perdre le fil, et entrave souvent le cours du récit. En résumé, son œuvre n'est, à dire vrai, qu'une vaste et consciencieuse compilation, qui exigerait une classification plus régulière, ainsi que le développement nécessaire à un tel sujet.

N'importe ! Hardi pionnier dans le dédale des recherches historiques, le savant religieux nous a ouvert la voie. En remuant la poussière des siècles, il a mis au jour les produits encore bruts d'une mine féconde en souvenirs nationaux. A la génération actuelle incombe maintenant le devoir d'en exploiter tous les filons.

III

C'est à M. Charles-Louis de Bons qu'il faut rattacher le mouvement littéraire qui s'est manifesté en Valais depuis la seconde moitié de ce siècle. C'est à l'ombre, comme à l'exemple de ce talent si noble et si gracieux, que d'autres talents, plus modestes, il est vrai, prirent leur essor, que des essais poétiques se firent jour, timides, quelque peu hésitants, mais pleins de promesses pour l'avenir. C'est à lui, aux accents de sa lyre, que revient l'honneur d'avoir donné l'éveil à une littérature nationale.

Quoique la renommée ait fait connaître le nom de M. de Bons bien au-delà des frontiè-

res de son pays natal, il ne sera pas superflu de rappeler ici en quelques mots les traits principaux de la carrière de l'homme éminent que le Valais compte avec orgueil au nombre de ses enfants.

M. Charles-Louis de Bons est né à St-Maurice en 1809. Sa famille, originaire du village de Bons en Savoie, vint au xvi^me siècle s'établir en Valais, où elle a fourni une longue suite d'hommes distingués, soit dans la magistrature, soit dans le service militaire étranger. D'autres branches de la même famille qui s'étaient fixées à Genève, au pays de Gex, au pays de Vaud, et même en Hollande, sont maintenant éteintes.

Après avoir fait ses premières études au collège de St-Maurice, il fit son droit à Sion. A l'âge de vingt-deux ans, il débuta dans les affaires publiques comme secrétaire de la ville de St-Maurice, place qu'il échangea contre celle de greffier du tribunal, d'où il passa à celle de secrétaire d'Etat, qu'il occupa jusqu'en 1843.

Il serait trop long de le suivre dans toutes les étapes d'une carrière politique longuement et utilement remplie, et d'entrer dans les détails d'une époque qui marqua dans l'histoire du canton par des luttes intérieures et des scènes sanglantes. Qu'il nous suffise d'ajouter que lorsqu'en 1856, M. de Bons fut promu à la dignité de conseiller d'Etat, c'était bien, comme l'a dit un auteur contemporain, « la place d'un homme dont les publications avaient éloquemment témoigné de son inté-

rêt et de ses aptitudes pour tout ce qui touche au vrai progrès moral et matériel. » Parmi ces publications, nous citerons : *l'Almanach du village et l'Ami des Régents*, auxquels succédèrent des ouvrages pédagogiques, tels que *l'Ami de l'Enfance*, premier livre de lecture, *des Eléments de Géographie*, suivis d'une *Description du Valais*, à l'usage des écoles primaires. En dehors de ces écrits, intimément liés avec les occupations de son dicastère, il trouvait encore quelques moments de loisir pour s'occuper des belles-lettres, et produire des ouvrages qui occupent une place distinguée dans la littérature moderne.

Agronome intelligent, nous le voyons aussi collaborer avec succès à différents journaux agricoles. Son esprit profondément religieux l'entraînait irrésistiblement vers l'étude de la nature, et la simplicité de ses goûts lui faisaient souhaiter la vie des champs de préférence à toute autre. Il possédait le domaine de *Sous-Vent*, à peu de distance de St-Maurice, où il se livrait à l'agriculture dans les intervalles des hautes fonctions qu'il occupa successivement, et c'est le désir de trouver une fois le repos dans cette verte retraite qui lui inspira la strophe suivante :

« Bientôt, l'esprit exempt d'espérances nouvelles,
J'irai vous demander le calme des vieux jours,
Comme l'on voit les hirondelles
Se faire un dernier nid au front des vieilles tours. »

Mais ce vœu ne devait pas être exaucé. Ce

fut à St-Maurice que, le 1^{er} septembre 1879, il rendit sa belle âme à Dieu. Le Valais perdait en lui une intelligence d'élite et un de ses meilleurs citoyens.

Considéré comme écrivain, M. de Bons frappe tout d'abord par la fécondité de sa plume et la variété de ses œuvres. Bien que porté par ses aptitudes naturelles vers les travaux sérieux, il cultive néanmoins avec un rare bonheur tous les genres de littérature. Fables, pièces de théâtre, romans, nouvelles humoristiques, traités d'utilité publique, etc. Il les aborde les uns et les autres sans difficulté; on sent qu'ils lui sont tous familiers. Sa plume comme son imagination s'y meuvent à l'aise, aussi rien d'étonnant à le voir collaborer à un grand nombre de publications, telles que *l'Album de la Suisse romande*, la *Bibliothèque universelle*, le *Musée suisse*, le *Myosotis*, la *Suisse illustrée*, la *Semaine des familles*, *l'Album suisse*, et autres.

Il avait débuté dans la carrière littéraire par un roman historique: *Blanche de Means*, ou la découverte des eaux de Loèche, œuvre de jeunesse, où il s'essayait à donner une peinture des mœurs du moyen-âge. Plus tard, parvenu à la maturité de son talent, c'est encore à l'histoire de son pays qu'il emprunte ses personnages et le sujet de ses nouvelles. Il ressuscite les vieux guerriers endormis depuis des siècles sous la pierre de leur cercueil, et fait défiler devant nous ces grandes et fières figures, chevaliers bardés de fer, seigneurs à barbe blanche et

de haute mine, batailleurs incorrigibles, dans tout le prestige légendaire que leur donnent les traditions du temps jadis. Tels sont par exemple : *George Supersaxo*, *Une exécution au château de Loèche*, *Un Mariage d'autrefois*, etc. Nous ne citons pas tout. Au reste, les *Nouvelles valaisannes*, publiées par la *Bibliothèque universelle*, sont bien connues du public lettré des cantons romands, et ont obtenu un succès mérité. Ce qui, dans ce genre d'écrits, caractérise M. de Bons, c'est en premier lieu, la pureté et le charme du style, une haute moralité, et beaucoup de pénétration, toujours mêlée à une pointe de fine malice. Mais, poète plus encore que prosateur, c'est surtout à ce point de vue qu'il a pris rang parmi les sommités littéraires de la Suisse française.

Pour apprendre à le connaître, il faut ouvrir ses poésies lyriques, et s'arrêter au *Réveil des Hirondelles*, morceau délicieux dont il a pris le titre pour le mettre à la tête de son volume, qui se divise en trois parties : les hirondelles de printemps, les hirondelles d'été, les hirondelles d'automne. Chacune d'elles répond selon sa saison à l'époque correspondante de la vie du poète, et toutes se distinguent par une fraîcheur d'esprit, une sincérité d'accent, une harmonie de pensée, qui nous permettent non seulement de suivre l'auteur pas à pas dans toutes les phases de son existence, mais aussi de lire au plus profond de son âme. Bien que son *Divicon* appartienne au genre épique, il trahit cepen-

dant à chaque page le poète lyrique. C'est une production d'une rare valeur, et dont on a pu dire avec raison, « qu'il était peu d'œuvres écloses dans la Suisse romande qui pussent lui être comparées. » Ce travail fut couronné par l'Institut national genevois, comme l'avait déjà été précédemment le Réveil des hirondelles.

Qui a pu lire sans émotion le *Dernier chemin*, ce chant du cygne, où dans quelques strophes d'une sublime simplicité, le poète affirme sa foi au Crucifié et rappelle aux vivants « ces morts sitôt oubliés. » Qui ne se sentirait touché lorsque, s'adressant aux religieux qui habitent le vieux couvent attendant au cimetière, il ajoute :

« Bons vieillards, aux têtes chenues,
Qui sanctifiez ce haut lieu,
Les regards tournés vers les nues,
Pour les pécheurs, implorez Dieu.

Priez-le pour la foule humaine
Promise à ce gouffre béant,
Que le temps à la tombe entraîne
Avec la force d'un géant.

Le chagrin promptement s'envole
Troublé par les soins d'ici-bas.....
Ah ! qu'au moins votre voix console,
Ces morts qu'on ne regrette pas.

Souvenez-vous pour ceux qui passent,
Dans ce chemin, le cœur léger ;
Pour celles dont les mains enlacent
Aux cyprès les fleurs d'oranger ;

Pour ces enfants dont la tendresse
Aux chants sacrés ne survit pas ;
Pour ces amis dont la tristesse
S'éteint aux derniers sons du glas. »

.

L'espace nous manque pour citer davantage. Il n'entre pas non plus dans le cadre restreint de ce travail, de parler des témoignages d'admiration et de sympathie qui, à diverses reprises, furent adressées à M. de Bons par nombre d'hommes marquants dans le monde des lettres, ni de mentionner tous ceux d'entr'eux, tant en Suisse qu'à l'étranger, avec lesquels il entretenait des relations littéraires, MM. *Petit-Senn, Amiel, Vuy, Tallichet, Daguet, Tissot, Pitre Chevalier*, etc., etc. Même encore pendant sa dernière maladie, l'Académie des Muses santones à Royan, lui proposa de le nommer académicien. Mais il déclina cet honneur. Les regards tournés vers une couronne plus durable que les lauriers de la terre, il répondit que d'autres horizons allaient s'ouvrir pour lui.

IV

Après M. de Bons, la place d'honneur revient de droit à M. Louis Gross, le poète dont la mort prématurée, en 1878, souleva dans tout le pays des regrets universels. C'est un hommage posthume et bien mérité à la mémoire d'une intelligence élevée, — d'une

nature mélancolique et vibrante, timide et énergique ; — une dernière couronne sur la tombe du chantre du Dante, du jeune sympathique lauréat qui, au moment de recueillir ses premiers lauriers, s'écriait déjà avec la prescience de l'avenir :

..... La tristesse est un lierre
Qui croît dans notre vie et se cramponne à nous.

M. Gross était né poète, mais modeste à l'excès, sans vanité, sans ambition, il n'écrivait que pour lui et pour son pays. C'est ainsi qu'au moment de sa mort, ses vers n'étaient connus que d'un petit nombre d'intimes à qui ils avaient été adressés. Ceux-ci, voulant les préserver de l'oubli, ont élevé un monument au poète disparu, en réunissant en un seul recueil, sous le titre de *Gerbes poétiques*, les poésies éparses qu'il laissait derrière lui. Plusieurs morceaux manquent encore à cette collection, mais si ce petit volume ne peut donner qu'une idée imparfaite de la fécondité du talent de l'auteur, il suffit néanmoins pour en faire apprécier la grâce et l'élévation.

Louis Gross naquit à Martigny en 1834, et entra au collège de St-Maurice en 1846. Déjà à cette époque, en transcrivant avec une ardeur juvénile sur un cahier *ad hoc*, tous les morceaux de poésie qui tombaient sous sa main, il montrait un penchant naturel pour les Muses qu'il devait cultiver plus tard avec tant de succès. La vivacité de son imagination le poussait à chercher dans le travail, même

en dehors des heures de classe, un aliment à la flamme intérieure qui brûlait en lui ; on le voyait s'occuper d'histoire naturelle et de botanique, avec un entrain et une persévérance extraordinaires à son âge. Quelques années après, ses parents l'ayant placé au Lycée cantonal de Sion pour y continuer ses études, il se reprit d'une belle passion pour la botanique, cette fois sous la direction d'un de ses professeurs, un savant naturaliste, M. le chanoine Rion, de regrettée mémoire. Dès lors, possédé du désir d'avoir un herbier complet, le jeune étudiant se mit à l'œuvre. Avec l'aide de son frère cadet, il herborisa tant et si bien, qu'il parvint à former une collection de toutes les plantes du Valais.

A dix-neuf ans, Gross écrivit ses premières poésies. Ses amis racontent que tout en faisant ses études de droit, il griffonnait de petites pièces de vers sur les marges de son code, boutades pour la plupart, ou épigrammes innocentes à l'adresse de ses condisciples.

Les vacances, il les passe à escalader les montagnes. Grimpeur de première force, alpiniste par vocation, il parle de ses excursions avec un enthousiasme qui révèle l'artiste et le poète. La nature, la grande nature alpestre, agit profondément sur lui. Il en subit le charme, il prête l'oreille à ses harmonies. Voix des oiseaux sous la ramée, voix des cloches dans le lointain, voix du torrent au fond du gllon, bonne senteur des prairies, arôme des sapins, caresses parfumées de

l'aube, souffle tiède des soirs, — le chant de triomphe de cette nature altière, — et par dessus tout cela, l'air libre, — cette sauvage poésie qui passe avec la fraîche haleine du matin au travers de nos forêts, — fait vibrer les cordes de sa lyre, et en tire des accents qui nous vont droit au cœur. Chez lui, pas d'exaltation factice, pas d'emphase. Ni folle ivresse, ni désespérance, mais un ton sobre et soutenu, une fraîcheur de pensée et d'expressions que rehausse encore une foi profonde, le sentiment intime de la présence de Dieu.

En 1856, l'Institut national genevois avait donné pour sujet du concours de poésie, *le Dante en exil*. Encouragé par M. de Bons, le jeune homme se décida, bien qu'avec répugnance, à traiter le sujet proposé. Ce début fut un triomphe, et sa pièce, jugée la meilleure, fut couronnée en séance du 24 août 1857. Grande fut sa surprise, car il en demeura interdit, mais grande aussi fut sa joie. Il y avait néanmoins tant de candeur dans son âme, qu'il n'eut pas la pensée de s'enorgueillir de la récompense due à son talent. Se déroband aux éloges de ceux qui le félicitaient, il allait jusqu'à s'excuser de ce succès, en le mettant sur l'indulgence du jury à son égard.

Gross alla continuer ses études à Munich et à Paris, puis il revint se fixer définitivement à Martigny, son lieu natal. Le temps avait fait son œuvre en lui. Toujours modeste, mais dépouillé de sa timidité native, il s'avancait dans la vie avec le regard ferme et le

maintien assuré de l'homme que l'épreuve et l'expérience ont mûri. L'estime et la confiance de ses concitoyens lui étaient acquises d'emblée. Une carrière honorable dans les charges publiques lui était ouverte. Jurisconsulte aussi distingué que poète éminent, il arrivait sans effort à la position sociale que lui assignaient ses talents. En Suisse comme à l'étranger, les journaux et les revues acceptaient avec empressement sa collaboration. On couronna à Bordeaux, parmi un grand nombre de concurrents, sa charmante pièce de vers intitulée *A travers champs*.

Tout lui souriait. Mais un mal implacable, une de ces affections qui ne pardonnent pas, mina en quelques mois une santé jusqu'alors florissante, et enleva avant le temps un protecteur à sa famille, un homme de bien à son pays.

Energique jusqu'à la fin, même sur son lit de douleur, il travaillait encore, donnant des consultations, rédigeant des jugements, et de loin en loin accordant une dernière pensée à la Muse, en écrivant des sonnets, de petites pièces de poésie qu'il dédiait à ses visiteurs.

Ainsi que l'a dit un de ses biographes, Gross ne visait point à une renommée littéraire. Ses vers n'étaient point destinés à la publicité, et si parfois on l'a vu prendre part à des joûtes poétiques dont il sortait toujours vainqueur, ce n'était qu'en cédant aux pressantes instances de ses amis. Il leur disait avec sa modestie ordinaire :

..... Je ne suis pas poète,
Je répète tout haut ce qu'a senti mon cœur,
Le Parnasse me voit ramper loin de son faite;
Apollon me regarde avec un air moqueur.

.....
Mais que m'importe enfin que le dédain m'accueille ?
A faire de bons vers je ne prends aucun soin :
L'herbe donne sa graine et le buisson sa feuille,
Puis l'aquilon se lève et les emporte au loin.

Et pourtant quelle pure flamme poétique
s'échappe de ces feuilles détachées où, comme
il l'a dit lui-même, il écrit ce que son cœur
lui a dicté ! Écoutons-le dans la plainte que
lui inspire la fuite des illusions :

A mesure qu'on suit le sentier de la vie,
La fleur se change en ronce et couvre le chemin,
La blonde poésie, à notre amour ravie,
Ouvre son aile d'or et quitte notre main.

Pourquoi chanter encor puisque tout est mensonge !
Puisque l'homme trompé découvre à chaque pas
Que la gloire est un mot, que l'amour n'est qu'un
[songe,
Qu'il n'est rien de certain, si ce n'est le trépas.

Accompagnons avec lui le Christ au Cal-
vaire :

C'était un jour voilé d'horreur et de ténèbres,
Les vents semblaient rouler des paroles funèbres,
La nue avait versé des pleurs.....
Il était là sanglant et la tête inclinée !
Triste jusqu'à la mort, son âme abandonnée,
Pliait sous le poids des douleurs !

.
Et ce Dieu tout puissant, que des anges sans nombre
Escortaient dans les cieux, ce Dieu dont la seule
[ombre

Surpassait la splendeur des rois,
N'ayant pour le pleurer que la douleur des femmes,
Était comme un voleur, mis entre deux infâmes,
Cloué sur le bois d'une croix.

Nous nous laissons aller au plaisir de citer,
et nous voudrions pouvoir répéter ici après
lui les strophes d'une incomparable beauté
où, après avoir suivi le Dante aux enfers, il
nous fait assister à l'agonie de l'illustre
exilé :

Sur ton chevet de mort tu poses ton front blême
Et ton âme, en tremblant, attend l'éternité.
Le glas sonne..... pour toi voici l'heure suprême,
Mais c'est l'heure de gloire et d'immortalité !

Dans le courant de l'année dernière, un
autre jurisconsulte valaisan, M. A. de Ried-
matten, établi à Paris, a donné au public une
traduction française du *Faust* de Goethe. x
Sans se laisser effrayer par les difficultés que
présentait une pareille tâche, M. de Riedmatten
l'a attaquée de front, et s'en est tiré avec
honneur. Tous les hommes compétents s'ac-
cordent à dire que la traduction est à la hau-
teur du sujet.

Les exemples que nous venons de citer,
suffisent à prouver que la vie intellectuelle
n'est point incompatible avec le caractère na-
tional et les traditions du pays. Il existe en

Valais des tendances littéraires qui manquent d'occasions de se manifester, et qui ne demandent qu'à être encouragées. Point ambitieux, point remuant, le Valaisan s'était contenté pendant trop longtemps d'occuper paisiblement sa place au soleil, sans chercher à rivaliser avec ses voisins. On l'avait déclaré incapable et taxé d'ignorant et d'arriéré. Il n'avait pas appelé de la sentence, s'imaginant de bonne foi que ses voisins, plus riches que lui en biens et en savoir, avaient seuls le pouvoir d'étendre leurs ailes. Aujourd'hui, c'est différent. Il regarde autour de soi, et s'aperçoit que tout à côté, dans le pays même, il y a bien des jeunes talents, bien des ressources ignorées, bien des forces vives dont il est nécessaire de tirer parti et de hâter le développement. Ses fils descendront dans l'arène, sans forfanterie et sans vaine gloire, mais préparés pour la lutte et forts pour le combat. Ils y descendront, non pour y apporter cette littérature brutale qui, depuis un demi quart de siècle, a fait tant de chemin en France et jeté ses éclaboussures à la face du monde civilisé, — mais une littérature ayant sa physionomie propre, son cachet national, avec le reflet de leurs mœurs et celui de leur foi, le parfum des forêts, l'austérité des glaciers. Dans cette lutte de l'idéal contre le terre à terre, ils apporteront le langage pur et mesuré, les accents patriotiques des enfants de la liberté, qui se lèvent pour défendre le sentiment du beau et du vrai contre la marche toujours croissante du matérialisme.

V

Il y a peu d'années, quelques hommes d'élite, sentant le besoin de mettre en commun leurs efforts pour donner de l'impulsion à l'étude des sciences, des lettres et des arts, se constituèrent en société sous le vocable et la bannière de l'illustre chef de la légion thébénne. Voici maintenant en quelques lignes l'origine, la nature, le but et l'organisation de cette nouvelle Académie, ou Société helvétique de St-Maurice, dont la première réunion générale eut lieu le 23 septembre 1879.

La Société comprend trois degrés : 1° les simples membres ; 2° le corps des électeurs ou chevaliers nommés par la Société avec charge des nominations à l'Académie ; 3° les académiciens, au nombre de trente, choisis parmi les hommes de la Suisse qui ont donné des preuves de leur talent et de leur compétence.

La Société est couronnée par l'Académie, qui se compose de dix savants, dix littérateurs et dix artistes. Les quinze premiers sont nommés directement par la Société, les autres sont nommés par les électeurs sur une triple présentation de l'Académie.

La Société est constituée d'une manière telle que toute personne catholique, cultivée, animée de bons sentiments, recommandable par une conduite édifiante, peut en faire par-

tie. Dans ces conditions la femme n'en est pas exclue, et peut en être membre effectif.

Le but de la Société est de rallier autour de l'Abbaye de St-Maurice, les forces intellectuelles et morales du pays, et de les mettre en ligne de bataille pour protéger la civilisation chrétienne contre les assauts de l'irréligion et du socialisme. Elle a choisi pour son organe *la Revue de la Suisse catholique*, recueil mensuel qui paraît à Fribourg sous la direction de M. l'Abbé Jaccoud.

Au nombre des travaux de la Société helvétique qui ont été insérés dans cette publication pendant le courant de 1883, nous mentionnerons entr'autres : *la Biographie de M. le Comte Charles-Emmanuel de Rivaz*, par M. Roger de Bons ; *un Essai biographique sur M. Charles-Louis de Bons*, le poète bien connu, par M. le conseiller d'Etat Roten ; *le Discours prononcé par M. l'Abbé Horner de Fribourg à l'occasion de sa réception à l'Académie de St-Maurice* ; et enfin une *Notice biographique sur Mgr Mermillod*, par M. Roger de Bons.

Le nombre des sociétaires est de deux-cent cinquante environ, choisis parmi les hommes les plus éminents de la Suisse catholique.

Un concours auquel tout Suisse sans exception est appelé à prendre part, est ouvert chaque année par l'Académie pour la rédaction d'un mémoire dont le sujet est déterminé par le bureau de l'assemblée. Une somme de cinquante à cent francs, prélevée sur sa caisse,

est décernée comme récompense au travail couronné par elle.

La réunion générale de la Société a lieu annuellement à St-Maurice, le 22 septembre, jour de la fête patronale.

En terminant, nous saluons de nos vœux la jeune Académie naissante, cette Société chrétienne qui, devant les envahissements du matérialisme et de l'incrédulité, n'a pas craint d'affirmer hautement sa foi, en se ralliant sous la bannière de St-Maurice, du soldat martyr qui, comme l'a dit avec beaucoup d'à propos M. Roger de Bons, « ne fut pas seulement un homme d'épée, mais aussi un homme de plume, en nous laissant la première et la plus belle page d'héroïsme chrétien et de littérature épique qui ait paru au pied de nos Alpes, avec la devise qui fut la sienne : *Potius mori quam fœdari*. » (1)

MARIO ***

(1) Plutôt mourir que de se souiller.

